

Nicole SULLEROT

DE L'ÉMANCIPATION INTELLECTUELLE... ET DU RÔLE DE L'EXPLICATION EN PÉDAGOGIE

Une lecture du livre de Jacques Rancière
Le maître ignorant

« En l'an 1818, Joseph Jacotot, lecteur de littérature française à l'Université de Louvain, connut une aventure intellectuelle ».

Ainsi commence le livre de Jacques Rancière *Le maître ignorant* (Fayard, 1987). Lecture décapante, s'il en est. Lecture qui oblige l'enseignant à s'interroger avec une particulière exigence.

Cela commence comme une histoire. Une étrange histoire. En ce premier quart du XIXe siècle, dans la bonne ville de Louvain, un enseignant « classique » (?) « traditionnel » (??) se trouve confronté à un délicat problème. Ses cours de littérature sont tout à la fois particulièrement remarquables par les étudiants, mais incompréhensibles pour une partie non négligeable d'entre eux qui n'entend pas le français. Or, le professeur Jacotot ne parle pas le hollandais.

Une idée, désarmante de simplicité (de naïveté ?), traverse l'esprit de notre enseignant : il demande à ses étudiants d'apprendre seuls le français en lisant l'édition bilingue de *Télémaque* qui vient de sortir à Bruxelles. Il fallait lire, observer, comparer, combiner, retenir et essayer de penser *Télémaque* en usant progressivement du français. Folie ? Plaisanterie ?

Quelques mois plus tard, les étudiants conviés à écrire quelques pages en français, sur ce qu'ils pensaient de *Télémaque* s'en sortaient honorablement à la grande surprise de Jacotot

lui-même. « Ne fallait-il donc plus que vouloir pour pouvoir ? Tous les hommes étaient-ils donc virtuellement capables de comprendre ce que d'autres avaient fait et compris »¹.

Dès lors, rien ne sera plus pareil pour notre professeur. Jusqu'alors, il était convaincu que son travail était de transmettre son savoir. Au coeur de cette tâche : sa compétence à expliquer. Car pour que l'élève comprenne, il faut bien que le professeur explique. La leçon de Descartes a été apprise par tous : le raisonnement juste et opérant est celui qui procède du plus simple au plus complexe.

Il faut donc d'abord expliquer le simple à l'enfant qui pourtant est toujours face à un réel complexe.

Mais Jacotot s'interroge. L'explication du maître ne doit-elle pas être à son tour expliquée ? Vertige de la régression à l'infini ?

Vertige qu'apaise cette certitude : seul le maître peut mesurer la distance entre ce qui est à comprendre et celui qui cherche à comprendre.

Le maître « pose la distance pour la résorber au sens de sa parole » (p. 13).

Mais, pense Jacotot, en posant cette distance, ne pose-t-il pas aussi comme a priori que l'élève ne peut comprendre seul ?

Et voici notre premier paradoxe : quand le Maître explique, il indique à l'élève du même coup qu'il ne peut comprendre seul. Et « le petit expliqué, lui, investira son intelligence dans ce travail de deuil : comprendre, c'est-à-dire comprendre qu'il ne comprend pas si on ne lui explique pas » (p. 18)

Pourtant, les étudiants de Louvain semblent avoir compris *Télémaque*. Par la méthode la plus refusée, à l'époque, celle de la devinette. Pourquoi ? Parce que seuls, ils ont produit le sens. Par le travail sur le texte lui-même. Car « il n'y a pas de mots derrière les mots. Pas de langue qui dise la vérité de la langue » (p. 43).

Les étudiants de Jacotot avaient opéré un travail de traduction au sens le plus fort du terme. Non point seulement du hollandais au français. Mais ils avaient découvert que comprendre c'est apprendre à penser en s'aidant des mots des autres comme « Fénelon avait mis en français le grec d'Homère, le latin de Virgile, et la langue savante ou naïve de cent autres textes, du conte d'enfants à l'histoire érudite » (p. 21).

Ainsi la situation éducative construite, par hasardn par Jacotot avait été fondamentalement émancipatrice.

Jacotot fut pris de vertige. Ce n'était pas lui qui avait appris le français à ses étudiants. Mais c'était bien lui qui les avait conduits à avoir confiance en leur intelligence propre pour conduire à bien la tâche demandée par le maître. C'est bien lui qui leur avait demandé « l'exercice autonome de l'intelligence ».

¹ Félix et Victor Ratier *Journal de philosophie panécastique* (1830), ouvrage cité par Rancière

Ce n'est pas son savoir, son intelligence qui avait fait apprendre l'élève mais sa volonté, son désir qui était devenu le leur.

D'où un second paradoxe. Si c'est la volonté du maître qui est surtout efficiente, alors « on peut enseigner ce qu'on ignore ».

Et l'on vit alors notre professeur construire des situations d'apprentissages en des domaines qui lui étaient totalement étrangers : la peinture, le piano, le droit... Et avec un succès qui ne se démentait pas !

L'homme est une volonté servie par une intelligence et la fonction du maître est de révéler à chacun les pouvoirs de sa propre intelligence en désirant avec force qu'il apprenne et en refusant tout discours de dénégation « je ne peux pas, je ne sais pas ». Voilà ce qu'annoncèrent alors Jacotot et ses partisans.

Les intelligences sont égales. Il faut en stimuler le mouvement. Placer l'élève devant ce qui est à apprendre et lui demander toujours « ce qu'il voit, ce qu'il en pense, ce qu'il en fait » (p. 36).

Il faut qu'il comprenne que les connaissances sont toutes créations de l'homme, sont toutes des « vouloir dire s'adressant à tout être raisonnable » (p. 112)... il y a inégalité dans les manifestations de l'intelligence mais pas dans les capacités ».

Ainsi se créa l'enseignement universel. Une méthode ? à peine. Une croyance ? Une conviction, peut-être. Notre devoir d'enseignant est de rendre à l'élève la confiance en lui que des années d'explication ont recouvert. Et de partager le pouvoir car l'ignorant peut faire apprendre l'élève. Tout père de famille peut faire apprendre à lire à ses fils à partir d'un texte (une prière par exemple) qu'il connaît par coeur et dont il se procure la copie.

La comparaison du texte su, et du texte lu suffira à faire démarrer l'apprentissage.

Mais l'enseignement universel ne peut devenir une méthode instituée, socialement reconnue. Car toute institution d'éducation repose sur l'évidence de l'explication. « Toute institution est une explication en acte de la société, une mise en scène de l'inégalité » (p. 174). Rancière cite le *Journal de philosophie panécastique* (1838) : « Les sociétés d'hommes ont besoin pour leur stabilité d'une forme, d'un ordre quelconque... Tout ordre social reposant sur une explication... repousse la méthode de l'émancipation intellectuelle qui est fondée sur l'inutilité et même le danger de toute explication dans l'enseignement ».

Il faut « des longes » aux élèves. Et en cette époque où se déroule le débat sur l'Instruction Publique, nul n'est prêt à recevoir sans horreur l'idée que l'explication au lieu d'émanciper « abrutit ». « La Vieille » (les méthodes explicatives) veille. Et « ce siècle de progrès est celui de l'explication triomphante » (p. 199).

Une large audience sera faite toutefois à Jacotot. On loue, chez les progressistes, ses idées d'autonomie, son amour du peuple, son respect profond de toute intelligence. Des pédagogues (De Lasteyrie, Frassard) sont allés voir ces étudiants qui semblent apprendre sans maî-

tres. Ils en sont revenus ébranlés. Ils demandèrent que la « Société des méthodes d'enseignement » adopte la « méthode Jacotot ». Mais l'adopter, la diffuser, c'était donc l'expliquer ? La proposer au sein d'autres méthodes ?

Cela n'intéressait pas Jacotot qui, l'âge venant, n'avait plus qu'un désir : annoncer (comme une Bonne Nouvelle ?) aux plus démunis, aux pauvres les plus convaincus de leur absence de capacités, qu'ils étaient capables, qu'ils pouvaient.

Cette annonce là n'était pas du goût de l'époque - sera-t-elle jamais du goût d'une époque ? -.

On retient tout de Jacotot, sauf l'essentiel pour lui : on peut enseigner ce qu'on ignore, toutes les intelligences sont égales.

La « Vieille » triompha. Aux progressistes, elle laissait les idées éclairées ; pour les décideurs elle institua tous les brevets et examens qui permettaient au contrôle de s'exercer. Or comment passer des examens sans se référer à un programme bien défini ? Le rôle du maître restait bien d'expliquer les contenus du programme. « Jacotot fut le seul égalitaire à percevoir la représentation et l'institutionnalisation du progrès comme le renoncement à l'aventure intellectuelle et morale de l'égalité, l'instruction publique comme le travail du deuil de l'émancipation » (p. 223).

En août 1840, il mourait. Sur sa tombe au Père Lachaise, les disciples firent inscrire le credo de l'émancipation intellectuelle : « Je crois que Dieu a créé l'âme humaine capable de s'instruire seule et sans maître ». Quelques mois plus tard, l'inscription était profanée.

Que penser aujourd'hui de tout cela ?

L'élève peut apprendre seul.

L'explication abrutit.

Un professeur est comme un livre, on peut l'apprendre.

Les intelligences sont égales...

Provocations ? Mystifications ? Utopie d'un siècle qui en fut riche ? (pensons aux écoles mutuelles, pensons à Rousseau et aux autres)

Certes, on ne peut se contenter de s'enflammer à la lecture du livre de Rancière. Il faut y regarder de très près en cette époque (là nôtre) où les voix sont nombreuses qui déclarent les enseignants incompetents, l'école non rentable, les élèves sans désirs. Celle de Jacotot - si on s'en fait l'écho sans prudence - pourrait bien s'y mêler.

Car enfin, n'est-ce pas simplification enfantine du rôle du maître que de dire que s'il désire que l'élève apprenne, il apprendra... Magie du verbe... Credo dangereux.

On ne peut, me semble-t-il, se contenter de répéter : l'explication empêche d'apprendre. Car les compétences du maître sont entre autres dans cette médiation où sa parole s'efforce de

mettre en relation les représentations d'enfant et la connaissance, et construire des situations d'apprentissage opérantes ne peut se résumer à faire se rencontrer des œuvres humaines et des enfants.

« On peut enseigner ce qu'on ignore ». Quel maître (quel parent et... quel élève) accepterait cela surtout en un temps où nos dirigeants - à côté de superbes discours sur les exigences de la qualification - savent la formation des maîtres et hésitent de moins en moins à demander à ceux-ci d'aller enseigner aux enfants autre chose que ce pourquoi ils ont été formés ?

Et pourtant...

Philosophe je suis et c'est un philosophe qui a écrit ce livre. Et cette lecture, je l'ai dit en début d'article, si elle est dérangeante est tout autant décapante.

En effet, elle oblige à remettre en question le plus évident. Comment fonctionnent nos explications ? Quels en sont les effets ? En quoi aident-elles les élèves à apprendre ?

Nous avons tous fait l'expérience de l'échec de nos explications d'enseignant. L'incompréhension de l'élève devant la situation, le texte, n'est pas toujours levée par elles. Et il est vrai que bien souvent encore, elles sont immédiates, privant l'apprenant de ses tâtonnements, de ce temps d'incompréhension qui stimule la recherche. Il est vrai sans doute que des années d'explications de maîtres conduisent un nombre important d'enfants à la conviction qu'ils ne peuvent comprendre seuls et que la médiation du maître est le détour obligé de leur apprentissage. Au point de les rendre paresseux.

Et en ce qui concerne les enfants en désintérêt ou en échec scolaire, le sentiment de leur incompetence est profond.

Si les « méthodes » de Jacotot ne peuvent nous satisfaire, sa philosophie de l'éducation et/ou celle de Rancière ne peut nous laisser indifférents. « Maître est celui qui maintient le chercheur dans sa route, celle où il est seul à chercher et ne cesse de le faire... Qui enseigne, sans émanciper, abrutit ».

Aider l'élève à faire l'inventaire de ses compétences. Ne plus accepter son « mépris de soi », « je ne peux pas signifie je ne veux pas ».

Voilà des affirmations qui méritent d'être répétées.

Et surtout, « Tenons cette opinion comme possible : toutes les intelligences comme égales » qui fait penser aux belles pages de P. Meirieu sur l'éducabilité de tout élève. « L'éducabilité comme toute thèse philosophique ne peut être l'objet de démonstration et une idée ne peut être prouvée mais elle peut être dite juste ». (P. Meirieu, *Apprendre en groupe* T. 1, p. 151).

Tout homme, écrit Rancière est né pour comprendre ce que tout homme a à lui dire et ce sont aux plus pauvres que doit être le plus « annoncée » cette idée-là. « L'inégalité n'est la conséquence de rien, elle est une passion primitive... La passion inégalitaire est le vertige de

l'égalité, la paresse devant la tâche infinie qu'elle exige, la peur devant ce qu'un être raisonnable se doit à lui-même ».

Idéalisme ? Peut-être, sans doute. Mais comment enseigner aujourd'hui sans être porté par cet idéalisme-là ?

Je ne veux pas ici défendre la cause de l'autodidaxie quoique je puisse en penser. L'École est une institution, un lieu où l'on construit des lieux d'apprentissage collectif. Le Maître a d'autres fonctions que la simple réassurance de l'élève.

Mais il a aussi - et peut être avant tout - cette fonction-là. La connaissance est libératrice ont dit les hommes de la Troisième République, l'École l'est donc aussi. Voire ! Foucambert nous a incités à revoir tout cela de plus près dans *L'École de Jules Ferry*.

Et Rancière dans ce beau livre - et Jacotot - nous rappellent ce que nous pourrions oublier à force d'évidence : ce qui est d'abord libérateur c'est de permettre à l'enfant, l'écolier, l'étudiant de reconnaître en lui le pouvoir de l'intelligence, de se (re)faire confiance, de (re)trouver le désir de culture.

« La parole se remplit ou se vide selon que la volonté contraint ou relâche la demande de l'intelligence. La signification est venue de volonté... ce qui nous intéresse, c'est l'exploration des pouvoirs de tout homme quand il se juge égal à tous les autres et juge tous les autres égaux à lui. »

On ne peut sans doute pas enseigner ce qu'on ignore, en tous cas, l'école d'aujourd'hui n'a rien à faire sans doute de cette phrase-là.

Par contre, il me paraît qu'elle a beaucoup à faire de ces mots que disait Jacotot en ce premier quart du XIXe siècle.

« [Si on faisait ce que je dis]... la nation serait bientôt émancipée, non pas de l'émancipation que les savants donnent par leurs explications à la portée des intelligences du peuple, mais de l'émancipation qu'on prend, même contre les savants, lorsqu'on s'instruit soi-même. »

Nicole SULLEROT
École Normale de Lille